

Francis Duret

# Au-delà du miroir





A ma mère,  
Ce ne sont pas des mémoires, tout au plus  
un roman où se sont glissées quelques  
images inspirées de souvenirs personnels

Francis



# 1

En Lorraine, de nos jours, au sein d'une petite résidence en copropriété, composée de six appartements, deux à chacun des trois étages.

Le rez-de-chaussée est réservé aux communs : un hall d'entrée aux murs recouverts de frissette en bois, avec un grand miroir à côté des boîtes à lettres, un local de service pour les poubelles, le matériel d'entretien et des outils de jardinage, puis, après une porte à gâche électrique commandée par interphone, un second hall donne accès à l'ascenseur, aux escaliers et à un sas qui mène, d'une part aux caves individuelles et, d'autre part à un garage collectif, de simples boîtes matérialisés par des bandes blanches peintes à même le béton, brut de décoffrage.

Seul, le duplex du troisième étage ne dispose pas de box dans le sous-sol, mais de deux garages individuels à l'extérieur de l'immeuble, à côté du parking réservé aux visiteurs et agrémenté d'un petit jardinet, de part et d'autre.

Quelques mètres carrés de ce qui voudrait être un gazon, agrémenté de quelques arbres : un laurier, trois forsythias, un deutzia et un massif de genêts. La haie

extérieure est faite de berbérís qui ont un feuillage vert l'été et prennent une teinte rousse pendant l'hiver.

Le jardinet, il faut le dire, est assez mal entretenu, car les copropriétaires n'ont jamais réussi à se mettre d'accord sur le choix d'une entreprise spécialisée. Celle qui officie, pour le moment, avait présenté un devis inférieur aux concurrents, mais la qualité des prestations fournies laisse plutôt à désirer.

Les divergences sont nombreuses au sujet de l'entretien de l'immeuble, surtout depuis que l'un des appartements du premier étage a été vendu à un couple qui vient y passer une journée ou deux, guère plus d'une dizaine de dix fois par an.

Le mari, aux allures d'adjudant en retraite, a voulu mettre en place un conseil syndical, bien inutile en raison de la taille de la copropriété, juste pour se faire élire président. A l'entendre, lors de son arrivée dans l'immeuble, il allait mettre son nez dans les comptes du syndic chargé de la gestion de la copropriété et faire baisser les charges d'une manière substantielle.

Personne ne vit les effets de cette annonce. La seule baisse de charges, concernant l'ascenseur, fut obtenue par une autre propriétaire, après mise en concurrence de plusieurs sociétés de maintenance.

Au second étage, l'appartement donnant sur la rue appartient à Sophie. Elle y réside avec son compagnon, Jérôme, qui partage sa vie depuis huit ans.

Ils sont tous deux divorcés, n'ont pas d'enfant. Sophie a reporté son affection sur ses deux neveux dont l'aîné est son filleul.

L'appartement de Sophie est décoré avec recherche. Des vieux meubles lorrains, venant, pour la plupart, du patrimoine familial, sont mélangés

harmonieusement avec des éléments modernes faits de verre et de laiton doré.

Les murs du séjour-salon sont habillés de papier japonais et Sophie y a placé des peintures et des dessins achetés à des artistes de la région, rencontrés au cours d'expositions.

Au-dessus du radiateur, une vitrine protège de la poussière des bibelots ramenés par ses parents lors de voyages à l'étranger : Mexique, Ecosse, Thaïlande, Egypte et les îles grecques. Cette collection est complétée par deux œufs peints à la main par une artiste de Nancy et offerts par Jérôme. L'un est recouvert d'un dessin d'inspiration russe et, sur l'autre, sont dessinés un chat et des expressions où figure le mot chat.

Comme chaque matin, à peine a-t-il ouvert les yeux, Jérôme chausse ses mules et se glisse silencieusement, tel un félin, hors de la chambre. Il ne veut pas réveiller Sophie qui dort encore profondément, le visage caressé par un mince rayon de soleil filtrant de la persienne.

Il enfile le peignoir que Sophie lui a offert récemment. Un coton imprimé de rayures vertes et blanches et parsemé de dessins célestes : soleils, étoiles, comètes, quartiers de lune sur lesquels sont assis des trolls.

Après un passage obligé aux toilettes, il avale le premier comprimé de la journée, un nouveau médicament censé faire régresser les ravages de l'ostéoporose dont il est atteint depuis des années.

Un quart d'heure plus tard, Jérôme avale un autre médicament et entreprend de préparer le café... D'un geste machinal, comme tous les matins, l'esprit encore engourdi, plus de sommeil que des rêves de la nuit écoulée.

Les gestes sont les mêmes que ceux d'hier et seront les mêmes demain, tous les jours, y compris le dimanche. Emplir la cafetière d'eau jusqu'au repère, vider le filtre dans la poubelle et le rincer, prendre la boîte en métal décorée d'un paysage bucolique, rangée dans la desserte, compter quatre dosettes de son arabica moulu et programmer la cafetière en mode expresso.

Jérôme dort très peu. Cela dure depuis des années. Les soucis professionnels l'avaient souvent tenu éveillé, de longues heures durant. Tout comme les ennuis de santé de l'été dernier.

Un médecin, consulté, avait opté pour une hépatite, prescrit un traitement en ce sens, puis était parti en vacances.

Le soir même, au sortir d'une séance de cinéma, Jérôme eût un malaise et se raccrocha, de justesse, au bras de Sophie pour ne pas chuter dans les escaliers.

Le lendemain matin, il obtenait un rendez-vous immédiat chez un autre praticien qui diagnostiqua les symptômes d'une affection de la glande thyroïde. Après une semaine d'hospitalisation pour divers examens et deux mois de repos complet, Jérôme pouvait reprendre ses activités mais le traitement médicamenteux se poursuivait pour un an au minimum.

Jérôme, donc, dort peu. Quelques heures lui suffisent, non pour récupérer totalement la fatigue de la journée, mais pour se réveiller suffisamment frais et dispos. Sophie a des besoins beaucoup plus importants en sommeil, pratiquement le double de son compagnon.

Ces contrastes de besoins, en matière de sommeil, sont, évidemment, sans aucun rapport avec leur différence d'âge. Jérôme est l'aîné de Sophie, mais son aspect physique est loin d'accuser les années qui le

séparent de sa compagne. Et mentalement, il est loin de se sentir aussi vieux que le prétend son état-civil.

Tandis que le café s'écoule lentement, goutte à goutte, du filtre, Jérôme se dirige vers la pièce qui sert à la fois de bureau, de bibliothèque et, épisodiquement de salle de repassage.

Il allume l'ordinateur, non sans avoir neutralisé les haut-parleurs dont le son eût fait sursauter Sophie, qui se repose dans la chambre contiguë.

Récemment, il a fait « doper » la machine pour lui donner la puissance maximale. Les maniaques de l'informatique vous auraient déjà dit que Jérôme dispose, désormais, d'un Pentium MMX cadencé à 233 mégahertz, avec un disque dur de 1,2 giga-octets et une mémoire vive, une RAM de 48 méga-octets.

Un lecteur de CD-ROM, un modem, un scanner et une imprimante à jet d'encre complètent l'installation. De quoi travailler efficacement... Enfin, presque. Jérôme sait que, bientôt, il devra investir dans un nouveau disque dur, d'une capacité nettement supérieure à 1,2 giga-octets. Les nouveaux logiciels, surtout ceux incluant des séquences multimédia, sont très gourmands en place.

Mais, ce matin, Jérôme a plutôt envie de se distraire et choisit un logiciel australien : une panoplie de jeux de cartes dans le style « réussites ». Après quelques parties plus ou moins brillantes, il regarde la pendulette du bureau qui indique 7 heures 30. Il arrête l'ordinateur.

Quelques pas le séparent de la chambre où Sophie se réveille doucement. Il se glisse auprès d'elle et ils échangent, quelques doux baisers accompagnés de gestes tendres.

Sophie balbutie, toute tiède de sommeil :

– Bonjour, mon cœur, as-tu bien dormi ?

– Pas tant que toi, sans doute, répond Jérôme, d'un air amusé.

Ils se chamaillent quelques instants encore avant de se lever pour prendre leur petit déjeuner.

Alors seulement, Jérôme allume la télévision pour regarder les dernières informations sur L.C.I. avant de zapper sur France 2 pour suivre la rubrique des nouveautés de Nicolas Angel. Curieux de tout ce qui se crée, de tout ce qui s'invente sur cette planète, il ne manque que très rarement cette émission.

Tandis que Sophie débarrasse la table, Jérôme se dirige vers la salle de bains, dont la porte est ornée d'un motif en laiton représentant une femme devant son miroir, occupée à sa coiffure.

Il adore ce moment de la journée où il se retrouve seul, lui aussi, devant le miroir tout en procédant à sa toilette. D'abord les dents, qui font l'objet d'un long brossage méticuleux pendant lequel l'esprit de Jérôme se met à vagabonder.

De ce voyage dans les méandres d'une rêverie éveillée, Jérôme ne s'en extirpe même pas pour les opérations suivantes qui se font d'une manière automatique, comme programmées sur ordinateur.

Alors qu'il se sèche les cheveux, son regard se fait plus profond, plus insistant, devant sa propre image...

Il n'a rien à voir avec l'héroïne de Lewis Carroll, mais, petit à petit, c'est comme si lui, Jérôme, passait de l'autre côté du miroir, comme s'il pénétrait en lui-même et, tel un spéléologue au bord du gouffre, s'en allait explorer son propre tréfonds...

## 2

Roubaix, cité ouvrière du Nord, était le siège de nombreuses industries lainières qui procuraient du travail à tout le département. Cela a bien changé, hélas, depuis.

Roubaix, en pleine tourmente de la seconde guerre mondiale, sous l'occupation allemande. Nous sommes en 1942, en été... Cet été 42 chanté par Michel Legrand...

Jérôme n'avait pas encore trois ans... Et il était là, serrant très fort un ours en peluche dans ses bras, sur le trottoir, devant le magasin de ses grands-parents.

Un magasin comme tant d'autres dans les rues de Roubaix, avec l'habitation derrière et au-dessus du local commercial. Une façade de briques rouges qui avaient foncé avec le temps et un soubassement de pierre grise, percé d'un soupirail, par lequel le charbonnier vidait ses sacs de coke ou d'anthracite, dans la cave.

On ne connaissait que le chauffage au charbon dans cette région proche des mines où les hommes se tuaient à extraire le minerai. Quand ils n'étaient pas

victimes d'un coup de grisou, ils passaient leur retraite à soigner les ravages de la silicose qui a envahi leurs poumons au fil des années. La silicose, ce cancer des mineurs de fond.

Sur la vitre du magasin des grands-parents de Jérôme, des lettres en émail blanc renseignaient le chaland sur les services proposés.

D'abord, l'enseigne, disposée en forme d'arc-de-cercle « A LA PLUIE DE ROSES » puis, en dessous, sur une ligne droite, on pouvait lire « Confection et pose de rideaux et voilages ».

De chaque côté de la vitrine, encore d'autres lettres d'émail. A gauche « Spécialité de voile suisse et de guipures » et à droite « Dentelles de Caudry, de Calais, de Bruges ».

A l'intérieur du magasin, un long comptoir en bois verni accueillait les clientes. Derrière ce comptoir, les murs étaient cachés par des rayonnages où étaient rangées les pièces de voilages. Plus bas, des casiers contenaient les rouleaux de dentelles et divers accessoires. Près de la porte d'entrée, dans une vitrine, étaient exposés des napperons de dentelle, de toutes formes, de toutes tailles ainsi que des embrasses et des échantillons de galon.

Gabrielle et Antoine, les grands-parents de Jérôme, tenaient ce magasin depuis de nombreuses années. Le mari servait les clientes et s'occupait des fournisseurs, ce qui l'amenait à se rendre fréquemment à Bruges, à Calais et à Caudry, villes relativement proches de Roubaix.

C'était un solide bonhomme, approchant la soixantaine, la moustache bien taillée et, quelquefois, teinte au Ricil, accès de coquetterie destiné à cacher les premiers poils grisonnants.

Son épouse, plus menue, plus effacée, allait prendre les mesures chez les clients et confectionnait les rideaux, dans la cuisine qui servait d'atelier, sur une machine à coudre à pédalier.

Cette machine était une Gritzner, dont le corps en fonte laquée noire était décoré de motifs floraux dans les tons rouge et or. Le plateau de bois est agrémenté de motifs en marqueterie, également des fleurs, des roses. Elle sera remplacée plus tard, par une Singer électrique.

La machine était disposée face à une grande baie vitrée qui donnait sur une cour intérieure et apportait une lumière fort utile à Gabrielle, pour son travail de couturière en rideaux.

\*  
\*   \*   \*

Ce jour-là, donc, Jérôme était sur le trottoir, devant le magasin et ne comprenait pas très bien ce qui lui arrivait. Il se retourna.

Dans une voiture noire, une Rosalie conduite par un inconnu, se tenaient sa mère et un autre homme. Sa mère, Antoinette, l'exhortait, depuis la voiture :

– Allez, Jérôme, va vite voir pépé et mémé !

Mais l'enfant ne bougeait pas, comme cloué au sol par une force invincible. Il ne savait plus que faire, marcher ou pleurer, ou les deux à la fois.

Le chauffeur s'impatientait et la voiture démarra doucement, en crachotant un peu. Sa mère lui faisait de grands signes par la portière. Elle lui parlait encore, mais il n'entendait plus. Il avait, devant les yeux, un film muet, mais pas un film comique, loin